

L'Italien qui nous réapprend l'humanisme

Le livre d'Enzo Di Nuoscio, qui a suscité un vif débat en Italie, décrit avec élégance le lien entre les humanités et la démocratie. À lire pour retrouver l'évidence.



TÊTE À TÊTE
Charles Jaigu
cjaigu@lefigaro.fr

Rien d'étonnant à ce qu'un livre qui célèbre l'humanisme nous vienne d'Italie. Mais ce qui est étonnant est l'argumentation qu'emploie son auteur pour démontrer combien les études littéraires au sens large sont intimement liées à l'expérience démocratique. C'est nouveau. C'est utile, et nous recommandons ce petit livre à tous les professeurs, proviseurs, élèves qui se posent la question de l'utilité des matières littéraires, ou qui cherchent à préciser les raisons pour lesquelles, intuitivement, ils jugent non seulement nécessaire, mais vitale, la lecture des romans, l'explication de texte à l'école, ou encore l'exercice de la traduction.

L'éducation moderne est devenue prétentieuse, analytique, et sociologique. Elle ne transmet les connaissances ni par la répétition et l'entraînement de la mémoire, ni par l'enthousiasme communicatif pour les textes eux-mêmes. Comme c'est regrettable ! En lisant Enzo Di Nuoscio, on retrouve le frisson des amoureux de la liberté par l'augmentation du savoir, et on comprend mieux ce qui se joue d'essentiel dans la

définition libérale du projet démocratique. Ne croyez pas qu'en disant cela, on enfonce une porte ouverte. Les études littéraires se meurent, soit parce que l'argent va vers d'autres formes de savoirs certes utiles, mais plus techniques ; soit parce que ceux qui les enseignent veulent en réalité les condamner au nom des nouvelles idéologies en vogue. Notre philosophe italien est particulièrement mobilisé contre l'homme technocratique. Cet homme-là aurait seulement besoin d'un enseignement appliqué, et de la maîtrise d'un savoir technique et utile. Mais il faut bien admettre un arbitrage inévitable à l'intérieur de l'extraordinaire foisonnement des savoirs contemporains. Ils contraignent le pédagogue moderne à sacrifier le prof de latin, à réduire la place du prof d'histoire-géo au profit du prof d'économie. Si on ne peut enseigner les langues anciennes comme avant, au moins doit-on trouver d'autres ruses pour les rendre désirables.

Ces partisans de la disparition des humanités ne sont pas les pires. Les pires sont ceux qui oublient qu'ils se placent à l'intérieur de la matrice humaniste pour l'annihiler. Le nouveau conformisme antipatriarcal a vite fait de renier les productions de l'humanisme lui-même. Or l'éducation, c'est le message émuvant de ce livre, n'a pas d'autre mission que de produire une aptitude à la liberté. Une liberté de jugement vis-à-vis des autres, et aussi vis-à-vis de soi-même.

Il est par essence antidogmatique, et conscient qu'il n'y a pas de vérité définitive ; quant à l'égalité, toute relative, forcément relative, elle n'est jamais que la conséquence de cet exercice premier de la liberté du jugement, qui confère la dignité, l'initiative, et la subjectivité créatrice. Les élèves d'aujourd'hui sortent des écoles en récitant le réchauffement climatique, le patriarcat, etc. Le problème tient au mot « réciter ». L'école des Lumières est une école de la libre conversation et de la nécessaire contradiction, aussi bien dans les sciences qu'ailleurs.

Enzo Di Nuoscio, avec qui nous avons discuté en français, n'est pas professeur de grec ou de latin, et son idée des humanités est plus large. Il enseigne la philosophie des sciences aux universités de Rome et du Molise, et il s'est formé aussi, en France, à l'école sociologique de Raymond Boudon. Son livre a été fort bien traduit par Philippe Nemo, autre philosophe libéral français, qui rappelle dans sa présentation que Di Nuoscio ne conçoit pas la démocratie ici comme un régime, mais comme un « type de société qui ne se caractérise pas seulement par de libres élections, mais, ceci étant condition de cela, par le respect de la personne individuelle, de liberté de penser et d'expression, et par l'économie de marché ». En effet, la démocratie « a un lien essentiel avec le singulier, c'est-à-dire avec ce qu'il y a d'unique et d'original dans chaque personne ». Comme le dit Di Nuoscio, citant Socrate, « la démocratie est un cheval noble mais paresseux » qui pour ne pas dégénérer a besoin d'une ressource aussi précieuse que périssable, l'esprit critique ».

Ce livre est un exemple de simplicité et de raisonnement bien conduit. Il nous pénètre à nouveau de ce qu'est le sentiment d'humilité démocratique, à savoir « le sentiment profond de la faillibilité du savoir humain, la conscience de l'impossibilité d'accéder à des valeurs absolues ». Il n'est pas de meilleur médicament contre l'état d'irritation dans lequel nous nous trouvons collectivement que de lire un livre de cette nature, qui nous invite à l'humilité, la patience et à nous méfier du mythe de la perfection. Le citoyen des démocraties « est devenu un homme gémissant et que l'on tente de croire - surtout quand survient une crise économique - que les

imperfections de la démocratie démontrent l'échec total de celle-ci ». Si la connaissance historique nous est si nécessaire, nous rappelle l'auteur, c'est parce que nous sommes devenus incapables d'étonner le présent à la lumière du passé. Si la littérature et la grammaire le sont aussi, c'est qu'il n'est pas de démocratie sans maîtrise de la langue : « Moins on connaît de mots, plus la démocratie est en danger. »

Hélas, tout cela est bel et bon, mais les disciplines classiques de l'humanisme sont de moins en moins aidées, non seulement dans l'enseignement secondaire, mais aussi dans les universités. Budgets peaux de chagrin, et départements entiers fragilisés par la militance décoloniale et féministe qui porte sur les œuvres et l'histoire un jugement moral et dogmatique. L'auteur cite en note un chiffre inquiétant fourni par l'OCDE : « seuls 5% des élèves italiens - contre 9% en moyenne pour les 37 pays de l'OCDE - sont capables de "comprendre des textes longs, de traiter des concepts abstraits ou contre-intuitifs, d'établir des distinctions entre faits et opinions, sur la base d'indications implicites concernant le contenu ou la source de l'information" ». Bien sûr, les démocraties ont déjà surmonté d'autres défis. Par exemple celui d'inclure la classe ouvrière dans leur projet. Son présent défi, outre les périls géopolitiques qui demeurent, ou la fin des hydrocarbures, est « une nouvelle politique pédagogique qui propose une alliance entre culture scientifique et culture humaniste, car rien ne justifie l'opposition entre ces deux savoirs », afin d'éviter que les nouveaux mécanismes démocratiques « soient plus formels que substantiels ». Il faut lire ce livre. Comme un manuel de démocratie adressé aux « cons-temporains ». ■

Moins on connaît de mots, plus la démocratie est en danger

ENZO DI NUOSCIO



COLLECTION PERSONNELLE



POURQUOI LES HUMANITÉS SAUVERONT LA DÉMOCRATIE,
Enzo Di Nuoscio,
Éditions PUF,
266 p., 19 €.